

1

Le grenier était resté fermé jusqu'au lendemain de la mort de ma grand-mère. En ce jour terrible, j'avais trouvé sa clé et je l'avais ouvert, pour y chercher sa robe de mariée. Complètement perdue, je m'étais dit qu'on devrait la lui mettre pour ses funérailles. J'avais à peine mis un pied dans la pièce que je me retournai pour ressortir, refermant la porte derrière moi sans la verrouiller.

Nous étions deux ans plus tard et je la poussais de nouveau. Les gonds grinçaient lugubrement. Comme s'il s'agissait d'un soir de Halloween à minuit, plutôt que d'un mercredi matin ensoleillé à la fin du mois de mai. Les larges planches du parquet protestaient sous mes pieds tandis que je franchissais le seuil. Des ombres lugubres semblaient surgir tout autour de moi et un parfum fugace de moisissure flottait dans l'air. Celui des choses anciennes et oubliées.

Lorsqu'on avait rajouté le premier étage à la demeure Stackhouse, des dizaines d'années plus tôt, on l'avait divisé pour en faire des chambres. Plus tard, au fur et à mesure que les dernières générations s'étaient clairsemées, on avait réservé à peu près un tiers de la soupenette au rangement. Après la mort de nos parents, lorsque Jason et moi étions venus vivre ici avec mes grands-parents, on avait fermé la porte du grenier à clé : nous aurions pu décider de l'adopter comme salle de jeux mais Gran n'avait aucune intention d'y faire le ménage.

J'étais maintenant propriétaire de la maison, et je portais la clé attachée à un ruban autour de mon cou. Il ne restait plus que trois descendants Stackhouse : Jason, moi-même, et le fils de feu ma cousine Hadley, un petit garçon du nom de Hunter.

J'ai agité la main dans l'obscurité pour agripper la chaîne et tirer dessus : au-dessus de moi, une ampoule a illuminé des générations de vieilleries de famille.

Juste derrière moi, mon cousin Claude et mon grand-oncle Dermot ont pénétré dans la pièce. Dermot a soufflé si fort qu'on aurait presque dit un grognement. Claude avait un air morose. J'étais certaine qu'il regrettait d'avoir proposé de m'aider à vider le grenier pour le nettoyer. Mais je n'allais certainement pas le lâcher comme ça, surtout qu'il y avait un autre mâle valide avec nous pour nous assister. Pour l'instant, Dermot suivait Claude à la trace, et j'en avais donc deux pour le prix d'un. Quant à savoir si la situation allait durer, je n'en avais aucune idée.

Ce matin, j'avais brusquement réalisé qu'il ferait bientôt trop chaud pour passer du temps sous les toits. Le climatiseur que mon amie Amelia avait fait installer dans l'une des chambres rendait les autres pièces à peu près vivables, mais naturellement nous n'avions jamais gaspillé d'argent à en installer un dans le grenier.

— Bon, alors, on fait comment ? m'a interrogée Dermot.

Il était blond et Claude brun. Aussi magnifiques l'un que l'autre. Un jour, j'avais demandé son âge à Claude, mais il n'en avait qu'une très vague idée. Les faé n'ont pas la même notion du temps que nous. Mais il était mon aîné d'au moins un siècle. Un vrai gamin, comparé à Dermot. Mon grand-oncle, lui, pensait qu'il avait probablement plus de sept cents ans. Pas une ride, pas un cheveu gris, ni l'un ni l'autre. Et toujours droits comme des I.

Pour ma part, je ne comptais qu'un huitième de sang de faé. Et puisqu'ils étaient faé pure souche, nous paraissions tous avoir le même âge – bientôt la trentaine. Cela changerait toutefois d'ici quelques années. J'aurais l'air plus âgé que mes vénérables parents. Dermot ressemblait énormément à

Jason, mon frère. Mais j'avais noté la veille de petites pattes-d'oie au coin des yeux de Jason. Dermot ne subirait même pas ce signe-là de vieillissement.

Revenant sur terre, j'ai suggéré :

— Et si on portait tout ça dans le salon ? Il y a plus de lumière en bas, ce sera plus facile de voir si on peut garder les choses ou non. Quand on aura tout sorti du grenier, je pourrai le nettoyer quand vous serez partis travailler.

Claude était propriétaire d'un bar à strip-tease à Monroe et s'y rendait tous les jours. Quant à Dermot, il allait là ou allait Claude. Comme toujours...

— On a encore trois heures, m'a répondu Claude.

— Alors c'est parti !

Et j'ai accroché mon éternel sourire joyeux à mes lèvres.

Une heure plus tard, je commençais à ressentir de sérieux doutes. Mais il était trop tard pour me défilier. Et d'ailleurs, le spectacle qu'offraient Claude et Dermot travaillant torse nu était tout à fait fascinant.

Ma famille vit dans cette maison depuis qu'il se trouve des Stackhouse dans le Comté de Renard, c'est-à-dire plus de cent cinquante ans. Et nous avons entassé bien des choses. Le salon se remplissait à vue d'œil : caisses de livres, valises de vêtements, meubles, vases... La famille n'avait jamais été riche et, apparemment, nous avons toujours estimé que chaque objet pourrait servir un jour, même usé ou cassé, pour peu qu'on attende assez longtemps. Après avoir manœuvré pour descendre un bureau de bois horriblement lourd dans l'escalier étroit, même les deux faé avaient besoin de se reposer un peu. Nous nous sommes tous assis sous la véranda, les garçons sur la rambarde et moi dans la balancelle.

— On pourrait tout entasser dans le jardin et y mettre le feu... a proposé Claude.

Ce n'était pas une plaisanterie. Au mieux, son sens de l'humour était fantasque. Le reste du temps, il était tout simplement microscopique.

— Mais non, me suis-je exclamée en essayant de réprimer mon agacement. Je sais que tout ce bazar n'a aucune

valeur. Mais si d'autres Stackhouse ont estimé qu'il fallait garder tout ça là-haut, la moindre des politesses, c'est d'y jeter un œil, par respect pour eux.

— Ma petite-nièce adorée, est intervenu Dermot. Je suis désolé, mais Claude a raison. « Aucune valeur », c'est encore trop indulgent.

Une fois qu'on l'avait entendu parler, il était évident que sa ressemblance avec Jason n'avait rien de profond.

J'ai toisé mes faé d'un air renfrogné.

— Pour vous, bien sûr, ce ne sont que des débris. Mais pour des humains, ça peut avoir de la valeur. D'ailleurs, je vais peut-être appeler la troupe de théâtre de Shreveport, pour savoir s'ils veulent des vêtements ou des meubles.

— Oui, ça te débarrassera un peu, a répondu Claude avec un haussement d'épaules. Mais le gros du tissu ne sera même pas bon pour des chiffons.

Quand le salon était devenu impraticable, nous avons déposé des caisses dans la véranda et Claude en a désigné une du bout du pied. L'étiquette m'assurait qu'elle contenait des rideaux. Ils n'avaient toutefois visiblement plus rien de leur jeunesse.

— Tu as raison, ai-je soupiré.

J'ai repoussé la balancelle et me suis balancée pendant un instant, un peu mollement. Dermot est allé dans la maison, revenant avec un verre de thé à la pêche bourré de glaçons. Il me l'a tendu silencieusement. Je l'ai remercié, fixant tristement tout ce bric-à-brac qu'on avait autrefois chéri. Puis je me suis rendue à l'évidence :

— Bon, d'accord. On commence un tas à brûler. On met tout derrière, là où je brûle les feuilles ?

La dernière fois qu'on avait gravillonné mon allée, l'aire de parking devant ma maison, délimitée par de jolies barrières de bois, avait également reçu sa part – et j'en étais fière.

Les regards de Dermot et de Claude m'ont incitée à changer d'avis.

— OK, ici sur le gravier, ça ira très bien. Après tout, je n'ai jamais beaucoup de visites.

Quand Dermot et Claude ont débrayé pour aller se doucher et se changer avant d'aller au travail, l'aire contenait déjà un tas très respectable d'objets inutiles qui n'attendaient plus qu'une allumette. Les épouses Stackhouse avaient conservé des draps et des couvre-lits de rechange. Pour la plupart, ils étaient dans le même état que les rideaux. Pire encore, et, à mon grand regret, presque tous les livres étaient moisissés ou grignotés par les souris. En soupirant, je les ai ajoutés à la pile, même si la seule idée de brûler des livres me serrait l'estomac. Ensuite ont suivi meubles cassés, parapluies au tissu effrité, sets de table tachés, et une énorme valise de cuir toute trouée... non, personne n'aurait plus jamais besoin de ce fouillis.

Nous avons découvert des photos, encadrées, en album ou tout simplement éparses, et nous les avons rangées dans une boîte dans le salon. Une autre a accueilli tous les documents. J'avais également trouvé de vieilles poupées. Je savais grâce à la télévision que certaines personnes les collectionnent. Je pourrais peut-être en tirer quelque chose. Il y avait aussi de vieux fusils ainsi qu'un sabre. J'aurais bien aimé que l'équipe d'*Antiques Roadshow* vienne m'aider.

Plus tard, au *Merlotte*, j'ai raconté ma journée à Sam. De taille moyenne, mon patron est pourtant doué d'une force exceptionnelle. Il se tenait au bar, époussetant les bouteilles. Nous n'avions pas grand monde ce soir-là – à vrai dire, les affaires étaient trop calmes, ces derniers temps. Je ne savais pas si la baisse était causée par la fermeture de l'usine d'abattage de volaille ou si certains clients reprochaient à Sam d'être un métamorphe – les hybrides avaient tenté d'imiter les vampires en annonçant publiquement leur existence, mais n'avaient pas rencontré le même succès. Pour ne rien arranger, un nouveau bar s'était installé vers la sortie de l'autoroute, une quinzaine de

kilomètres à l'ouest : *Vic's Redneck Roadhouse*. J'avais entendu dire qu'on tenait toutes sortes de soirées dans ce routier : concours tee-shirt mouillé, bière-pong et même une soirée « Bring in a Bubba Night ». Complètement merdique.

Mais le public adore. Et c'est ça qui ramène les clients.

Bref, toujours est-il que Sam et moi avions tout le temps pour parler greniers et antiquités.

— À Shreveport, il y a une boutique qui s'appelle Splendide, m'a suggéré Sam. Les deux propriétaires font des expertises. Tu pourrais les appeler.

— Ah bon ? Tu t'y connais, toi ?

Bon. Le tact n'est pas mon fort.

— Euh, je ne m'en tiens pas qu'au bar, j'ai quand même d'autres centres d'intérêt, m'a répondu Sam en me regardant de côté.

Je suis allée remplir un pichet de bière pour une de mes tables. Quand je suis revenue, j'ai repris :

— Mais bien sûr, c'est évident. Je ne savais pas que tu t'y connaissais en antiquités, c'est tout.

— Ce n'est pas vraiment le cas. Mais Jannalynn, si. Splendide, c'est sa boutique préférée.

J'ai cligné des yeux en essayant de cacher à quel point je me sentais déconcertée. Jannalynn Hopper sortait avec Sam depuis quelques semaines. Elle était si féroce que les Longues Dents l'avaient nommée comme Second de la meute. Elle était pourtant minuscule et n'avait que vingt et un ans. Je trouvais difficile de l'imaginer en train de restaurer un cadre ancien ou d'envisager d'installer un buffet colonial chez elle à Shreveport. Tiens donc, d'ailleurs, je ne savais absolument pas où elle habitait... Avait-elle seulement une maison ?

— Je ne l'aurais jamais deviné, me suis-je exclamée en m'efforçant de sourire.

Jannalynn, fan de jardins d'hiver et de vieilles pierres ? Mais bien sûr. Jannalynn n'était pas assez bien pour Sam, c'était mon avis personnel. Que j'ai gardé pour moi, naturellement.

Pour ma part, je sortais avec un vampire dont la liste des meurtres à son actif dépassait certainement celle de Jannalynn : Eric était âgé de plus d'un millier d'années. Et dans un instant de prise de conscience épouvantable, comme il en arrive parfois sans prévenir, je me suis rendu compte que tous les hommes avec qui j'étais sortie – la liste était néanmoins courte, il faut bien l'admettre – étaient des tueurs.

Et moi aussi.

Il fallait que je me secoue, et vite. Sinon j'allais passer une soirée franchement déprimante.

— Tu as un nom et le numéro de la boutique ?

J'espérais bien que les antiquaires seraient d'accord pour venir à Bon Temps. Je n'avais pas envie de louer un camion pour emporter tout mon grenier à Shreveport.

— Oui, j'ai ça dans mon bureau. J'ai parlé à Brenda Hesterman – c'est l'une des associées. Je voudrais trouver quelque chose de bien, pour l'anniversaire de Jannalynn, c'est bientôt. Brenda m'a appelé ce matin. Elle a plusieurs choses à me proposer et voudrait que j'y jette un œil.

— On pourrait y aller demain, ai-je suggéré. J'ai empilé des choses partout dans le salon et même dehors. J'ai peur qu'il se mette à pleuvoir.

— Et Jason, il ne serait pas intéressé ? a demandé Sam timidement. Ce sont des objets de famille...

— Je lui ai donné un guéridon il y a à peu près un mois. Mais tu as raison, je devrais lui demander.

J'ai réfléchi un peu. Gran m'avait quand même légué la maison et son contenu. Le tout m'appartenait. Bien, les priorités d'abord.

— Demandons à Mme Hesterman si elle veut bien venir regarder. S'il y a des pièces intéressantes, je pourrai toujours prendre une décision à ce moment-là.

Sam a acquiescé :

— OK, ça me va. Je te prends demain à 10 heures ?

J'allais travailler tard. Être levée et habillée pour 10 heures, ce ne serait pas facile, mais j'ai accepté.

Sam semblait content.

— Tu pourras me dire ce que tu penses de ce que Brenda va me montrer. Ce sera bien, d'avoir un avis féminin.

Il a passé une main dans ses cheveux – hirsutes comme toujours. Il les avait fait couper très court quelques semaines plus tôt. La repousse n'était pas du meilleur effet. La chevelure de Sam est d'une jolie teinte. Une espèce de blond vénitien. Mais ses boucles naturelles semblaient ne pas savoir dans quelle direction repousser. J'ai maîtrisé mon envie de sortir ma brosse à cheveux pour tenter de les dompter. Ça ne se fait pas, pour une employée, de recoiffer son patron.

Kennedy Keyes et Danny Prideaux sont entrés à ce moment-là pour se percher sur les tabourets libres au comptoir. Ils travaillaient tous deux pour Sam à temps partiel, l'une au bar et l'autre comme videur. Kennedy est magnifique. Il y a quelques années, elle était Première Dauphine, pour le concours de Miss Louisiane. Elle a encore tout d'une reine de beauté. Sa belle chevelure châtain, toute brillante et bien épaisse, ne se laisserait jamais aller à fourcher. Son maquillage est impeccable. Elle passe régulièrement par la case manucure et pédicure. Elle n'achèterait jamais un vêtement chez Wal-Mart, même si sa vie en dépendait.

Quelques années plus tôt, son avenir, qui aurait dû la mener à un mariage au country club dans la paroisse d'à côté, avec l'héritage de papa à la clé, avait complètement déraillé : elle était partie en prison. Pour homicide.

Pour ma part, comme presque tous ceux qui la connaissaient, je trouvais que son petit ami n'avait eu que ce qu'il méritait : j'avais vu le visage tuméfié et couvert de bleus de Kennedy, sur ses photos d'identité judiciaire. Mais quand elle avait fait le 911, elle avait avoué qu'elle lui avait tiré dessus, et la famille du petit ami avait le bras long. Aucune chance pour elle de s'en tirer. On avait prononcé une sentence légère, et elle avait eu une remise de peine pour bonne conduite – elle avait donné des cours de maintien et

de présentation aux autres détenues. Kennedy avait donc fini par purger sa peine. À sa sortie, elle avait loué un petit appartement à Bon Temps, près de chez une tante, Marcia Albanese. Sam lui avait proposé un job peu de temps après l'avoir rencontrée. Elle l'avait immédiatement accepté.

— Salut, toi, a dit Danny à Sam, tu nous fais deux mojitos ?

Sam a sorti la menthe du frigo et s'est mis à l'œuvre. Je lui ai tendu les tranches de citron vert avant de demander :

— Vous faites quoi, ce soir ? Hé, tu es toute belle, Kennedy.

— J'ai perdu presque cinq kilos ! s'est-elle exclamée.

Quand Sam a déposé son verre devant elle, elle l'a levé pour trinquer avec Danny.

— À ma ligne de jeune fille ! Prions pour que je la récupère au plus vite !

Danny a secoué la tête :

— Allez ! Tu es toujours belle, quoi que tu fasses.

J'ai détourné mon visage pour ne pas montrer mon attendrissement. Danny était un vrai dur. Son histoire était à l'opposé de celle de Kennedy – la seule expérience qu'ils avaient en commun, c'était la prison. Mais mince ! Il était fou d'elle. Il brûlait tellement d'amour que je sentais la chaleur qui se dégageait de lui. Pas besoin d'être télépathe pour voir qu'il lui était dévoué corps et âme.

Nous n'avions pas encore tiré les rideaux devant et en voyant qu'il commençait à faire nuit, je me suis avancée pour le faire. J'étais dans la pièce brillamment éclairée et je ne voyais pas grand-chose dans le parking assombri. Mais je distinguais néanmoins des lumières, dehors. Et quelque chose qui se déplaçait. Très vite. En direction du bar. J'ai eu une fraction de seconde pour m'interroger – *bizarre*. Puis j'ai aperçu l'éclat fugace d'une flamme et j'ai hurlé :

— À terre !

Le mot n'était pas encore sorti de ma bouche que la fenêtre explosait et que la bouteille au goulot enflammé atterrissait sur une table déserte, brisant le porte-serviettes et projetant salière et poivrière au loin. Au point d'impact,

des serviettes en papier se sont enflammées pour flotter au sol, sur les chaises et sur les gens. La table s'est enflammée presque instantanément.

Je n'avais encore jamais vu un être humain bouger aussi rapidement que Danny. Il a plongé vers Kennedy, l'arrachant de son tabouret, et relevé la tablette avant de la pousser au sol derrière le bar. Au même moment, Sam bondissait aussi, causant un bref embouteillage, et attrapait au passage un extincteur pour attaquer les flammes.

J'ai senti une chaleur sur mes cuisses et baissé le regard pour constater que mon tablier était en feu, enflammé par les serviettes en papier. J'ai honte de l'avouer, mais j'ai crié. Sam s'est retourné un instant pour m'asperger, avant de se concentrer de nouveau sur les foyers. Les clients hurlaient en essayant d'esquiver les flammes et se ruaient dans le couloir qui desservait les toilettes et le bureau de Sam et qui menait au parking des employés. L'une de nos habituées, Jane Bodehouse, saignait abondamment et comprimait de sa main son cuir chevelu tailladé. Elle s'était assise à côté de la fenêtre et non au bar à sa place habituelle. Le verre propulsé par l'explosion l'avait lacérée. Jane titubait. Elle se serait effondrée si je ne l'avais pas retenue.

— Allez par là, lui ai-je crié à l'oreille en la poussant dans la bonne direction.

Sam arrosait la flamme la plus importante, visant sa base comme on le lui avait appris, mais les serviettes qui voletaient partout déclenchaient d'autres petits incendies. J'ai saisi une carafe d'eau et une autre de thé glacé sur le bar, et suis partie chasser les flammes au sol, méthodiquement. Les carafes étaient pleines et j'ai pu maîtriser beaucoup de départs.

L'un des rideaux était en feu. J'ai fait trois pas, visant avec soin, et j'ai lancé le reste du thé. La flamme ne s'est pas éteinte totalement. Je me suis précipitée sur un verre d'eau, m'approchant plus près du feu que je ne le voulais. Saisie de tressaillements, j'ai versé le liquide le long du rideau. Derrière moi, j'ai ressenti une onde de chaleur étrange accompagnée d'une odeur répugnante. Puis une

bouffée puissante de produits chimiques a produit une sensation curieuse contre mon dos. Je me suis tournée pour essayer de comprendre et j'ai aperçu Sam qui s'éloignait en virevoltant avec son extincteur.

Visible de l'autre côté du passe-plat, Antoine le cuisinier était en train d'éteindre tous les appareils. Intelligent de sa part. J'entendais la sirène des pompiers au loin, mais j'étais trop concentrée sur les départs potentiels pour en ressentir un soulagement quelconque. Mon regard, brûlant des larmes causées par la fumée et les produits chimiques, rebondissait partout comme une boule de flipper tandis que j'essayais de repérer des foyers. J'étais prise de quintes de toux terribles. Sam avait couru décrocher le second extincteur dans son bureau et revenait déjà, prêt à l'actionner. Nous nous tenions tous deux debout, titubant, prêts à nous ruer pour éteindre la moindre flammèche.

Mais non, il ne restait plus rien.

Sam a décoché un dernier tir de produit sur la bouteille qui avait provoqué l'incendie, avant de reposer l'extincteur. Il s'est penché en avant, poings sur les hanches, respirant à grands coups saccadés. Il a commencé à tousser. Puis il s'est penché vers la bouteille.

— N'y touche surtout pas !

Au son de ma voix, sa main s'est arrêtée à mi-course.

— Bien sûr que non, tu as raison.

En se redressant, il m'a lancé :

— Tu as vu qui l'a lancée ?

— Eh non.

Nous étions maintenant seuls dans le bar. J'entendais le camion des pompiers se rapprocher et je savais qu'il ne nous restait que quelques instants pour se parler tranquillement. J'ai repris :

— Ce sont peut-être ceux qui manifestent ces temps-ci dans le parking. Pourtant, à mon avis, les paroissiens ne sont pas vraiment des dingues du cocktail Molotov.

Après la Grande Révélation, certains n'avaient pas été très heureux de découvrir qu'il existait des créatures telles que les loups-garous et autres hybrides. L'église du Holy

Word Tabernacle¹ de Clarice envoyait ses membres manifester au *Merlotte* de temps à autre.

— Sookie, je suis vraiment désolé pour tes cheveux.

— Ah bon ? Pourquoi ?

J'ai levé la main vers ma tête. Je commençais à céder au contrecoup. Ma main n'obéissait pas très bien à mon cerveau.

— Le bout de ta queue de cheval a été brûlé, a expliqué Sam, avant de s'asseoir brusquement.

Ce qui m'a semblé très approprié.

— Alors c'est ça qui sent si mauvais, ai-je remarqué avant de m'effondrer à ses côtés.

Nous étions assis contre la base du bar, dont les tabourets avaient été éparpillés lors de la mêlée quand tout le monde s'était précipité pour sortir par l'arrière.

Mes cheveux. Mes cheveux étaient partis en fumée ! J'ai senti les larmes couler sur mes joues. C'était bête de ma part, mais je ne pouvais plus les retenir.

Sam a serré ma main au creux de la sienne et nous étions toujours assis là lorsque les pompiers se sont précipités dans la pièce. Le bar est situé à l'extérieur des frontières de la ville, mais on nous avait malgré tout envoyé les pompiers professionnels, pas les bénévoles.

— Je pense que vous n'aurez pas besoin de la lance, je crois que tout est éteint, a dit Sam.

Il voulait à tout prix éviter d'autres dégâts dans son bar.

D'un air absent, les yeux occupés à fouiller les décombres, Truman La Salle, le chef des pompiers, nous a demandé :

— Vous êtes blessés ?

— Non, moi ça va, ai-je répondu en vérifiant l'état de Sam d'un regard. Mais Jane est derrière, avec une belle coupure à la tête. C'est le verre de la fenêtre. Et toi, Sam ?

— Je me suis peut-être un peu brûlé la main, a-t-il fait remarquer, comprimant ses lèvres comme s'il venait juste de remarquer la douleur.

1. « Tabernacle de la parole sacrée » (N.d.T.)

Il a lâché ma main pour frotter sa propre main droite. Sa grimace en disait long.

— Il faut que tu t'en occupes, lui ai-je conseillé, les brûlures, ça fait super mal.

— Ouais, je m'en rends compte, a-t-il grogné en fermant les yeux.

Dès que Truman a hurlé « OK ! », Bud Dearborn a fait son entrée. Le shérif avait dû sauter du lit et s'était visiblement habillé en toute hâte. Il lui manquait même son chapeau, symbole indéfectible de son identité. Le Shérif Dearborn était probablement proche de la soixantaine et n'en paraissait pas moins. Il avait toujours eu l'air d'un chien pékinois. Et maintenant, c'était un chien pékinois tout gris. Il a passé quelques minutes à parcourir le bar, posant ses pieds avec précaution. C'était tout juste s'il ne reniflait pas parmi les décombres et le désordre. Enfin satisfait, il s'est avancé vers moi.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait, cette fois ?

— On a lancé un cocktail Molotov par la fenêtre, je n'y suis pour rien.

J'étais trop secouée pour m'indigner.

— Sam, c'est toi qu'ils visent ? a demandé le shérif avant de s'éloigner d'un pas hésitant, sans attendre la réponse.

Sam s'est relevé lentement avant de se retourner pour me tendre la main. Je l'ai agrippée et il m'a soulevée comme une plume – il est bien plus fort qu'il n'en a l'air.

Le temps s'est arrêté un instant. Je pense que j'étais encore sous le choc.

Après avoir soigneusement refait un tour du bar, le Shérif Dearborn est revenu vers nous.

Mais nous avons maintenant un autre shérif à gérer.

Eric Northman, mon petit ami et shérif de la Cinquième Zone des vampires, qui comprenait Bon Temps, est entré par la porte si rapidement que Bud et Truman ont sursauté en remarquant sa présence. J'ai même cru que Bud allait sortir son arme. Saisissant mon épaule, Eric s'est penché pour scruter mon visage avec intensité :

— Tu es blessée ?

Comme si sa sollicitude me donnait la permission de renoncer au courage, j'ai senti une larme couler le long de ma joue. Rien qu'une.

J'ai fait un effort surhumain pour paraître calme :

— Mon tablier a pris feu, mais je pense que mes jambes sont indemnes. Je n'ai perdu que quelques cheveux. J'ai eu de la chance, finalement. Bud, Truman, je ne sais plus si vous avez rencontré mon ami, Eric Northman, de Shreveport.

De la chance, de la chance, c'était vite dit.

— Comment avez-vous appris qu'il y avait des problèmes ici, monsieur Northman ? a demandé Truman.

— Sookie m'a appelé avec son portable, a répondu Eric.

C'était faux, mais je n'avais aucune envie de faire un exposé sur notre lien de sang pour notre chef des pompiers et notre shérif. Eric, quant à lui, n'expliquait jamais rien aux humains.

Eric m'aime. Ce qui est à la fois fabuleux et terrifiant, c'est qu'il n'a pas un gramme d'empathie pour qui que ce soit d'autre. Il se moquait éperdument des dégâts causés au bar, des brûlures de Sam ainsi que des efforts de la police et des pompiers, qui inspectaient toujours le bâtiment – tout en le surveillant du coin de l'œil.

Eric a fait quelques pas autour de moi, histoire d'évaluer ma situation capillaire. Après un long silence, il s'est enfin exprimé :

— Je vais examiner tes jambes. Puis nous allons trouver un médecin et un coiffeur.

À son timbre parfaitement égal et tout aussi glacial, je savais qu'il était dans une rage noire. Elle se répandait à torrents par notre lien, tout comme ma terreur et mon état de choc l'avaient alerté du danger que j'avais encouru.

— Mon cœur, il y a d'autres priorités, lui ai-je fait remarquer avec un sourire délibéré, m'efforçant toujours de paraître tranquille.

Dans un petit coin de mon cerveau, j'imaginai une ambulance rose s'arrêtant devant dans un crissement de pneus et déversant une horde de coiffeurs urgentistes,

armés de mallettes remplies de ciseaux, de peignes et de laque à cheveux.

— Ma coiffure peut attendre jusqu'à demain. Découvrir qui a fait ça et pourquoi, c'est bien plus important.

Eric a fixé Sam d'un regard accusateur, comme si l'attaque était de son fait.

— Mais oui. Forcément. Son bar est bien plus important que ta sécurité et ton bien-être.

Sam a levé les yeux, interloqué par la réprimande, son visage trahissant déjà sa colère.

Je suis intervenue immédiatement, toujours calme et souriante :

— Si Sam n'avait pas été si rapide avec l'extincteur, ça n'aurait pas été pareil. Pour le bar comme pour nous tous, il y aurait eu bien plus de dégâts.

Je commençais à manquer de sérénité artificielle, et bien évidemment, Eric l'a perçu.

— Je t'emmène chez toi, a-t-il déclaré.

— Certainement pas. Je veux lui parler d'abord, a coupé Bud.

C'était incroyablement courageux de sa part. Eric était déjà terrifiant quand il était de bonne humeur. Avec ses crocs sortis, comme maintenant, c'était encore pire – les crocs, chez les vampires, c'est une histoire d'émotions fortes.

— Chéri, ai-je commencé, tentant avec peine de rester patiente.

J'ai passé mon bras autour de la taille d'Eric avant de reprendre.

— Chéri, Bud et Truman sont responsables, dans cette situation, et ils ont des règles à suivre. Je t'assure que je vais bien.

Même si je tremblais. Ce qu'il ressentait bien évidemment.

— On t'a effrayée, a-t-il insisté.

Je sentais clairement la fureur qui l'envahissait à l'idée que quelque chose m'était arrivé et qu'il n'avait pu l'empêcher. J'ai réprimé un soupir. Comme une baby-sitter, je

devais veiller à contrôler les émotions d'Eric alors que moi-même j'avais du mal à ne pas m'effondrer. Le vampire est un être un brin possessif, une fois qu'il s'est attaché à quelqu'un. Toutefois, les vampires s'efforcent généralement de se mêler à la population humaine et de ne pas causer de vagues. Là, nous étions en présence d'une réaction excessive.

Bien sûr, Eric était en colère. Il se montrait néanmoins tout à fait terre à terre, d'habitude. Il savait que je n'étais pas gravement blessée. Perplexe, j'ai levé les yeux pour l'examiner plus attentivement. Depuis une semaine ou deux, mon grand Viking n'était pas comme d'habitude. Quelque chose le travaillait, en dehors de la mort de son créateur. Mais je n'avais pas encore eu le courage de lui demander ce qui n'allait pas. Je m'étais accordé un peu de répit. Je voulais simplement profiter des moments de calme que nous avions partagés ces dernières semaines.

C'était peut-être une erreur. Quelque chose clochait. Quelque chose d'important. Et le résultat, c'était toute cette colère.

— Vous êtes arrivé très rapidement. Comment ? a demandé Bud à Eric.

— Par les airs, a répondu Eric avec indifférence.

Bud et Truman ont échangé un regard en écarquillant les yeux. Eric volait depuis à peu près un millier d'années, et leur stupéfaction le laissait de glace. Son attention était toujours centrée sur ma personne et ses crocs n'avaient pas disparu.

Ils ne pouvaient pas savoir qu'Eric avait ressenti le flot de terreur qui m'avait submergée dès que j'avais aperçu la silhouette qui courait vers le bar. Je n'avais pas eu besoin de l'appeler à la fin de l'incident.

Je lui ai adressé un affreux simulacre de sourire en essayant de lui faire passer le message – même s'il n'était pas particulièrement subtil.

— Plus vite on règle tout ça, plus vite on peut partir.

Finalement, il s'est calmé suffisamment pour lire entre les lignes et comprendre.

— Bien sûr, ma chérie, tu as complètement raison.

Mais sa main serrait la mienne avec trop d'intensité, et ses yeux brillaient presque violemment, comme de petites ampoules bleues.

Le soulagement de Bud et Truman était manifeste. La tension est descendue de quelques crans. L'apparition d'un vampire est souvent synonyme de drame.

Tandis qu'on soignait les mains de Sam et que Truman prenait des photos de ce qui restait de la bouteille, Bud me demandait de lui décrire ce que j'avais vu.

— J'ai aperçu dans le parking la silhouette de quelqu'un qui courait vers le bar. Puis la bouteille est passée à travers le carreau. Je ne sais pas qui l'a lancée. Après, la fenêtre s'est cassée et l'incendie s'est propagé à cause des serviettes en papier qui brûlaient. Je n'ai rien remarqué d'autre que les gens qui tentaient de s'échapper et Sam qui essayait de tout éteindre.

Bud a continué de me poser les mêmes questions de plusieurs façons différentes mais je n'ai rien pu ajouter qui lui soit utile.

— À ton avis, qu'est-ce qui a pu pousser quelqu'un à faire ça au *Merlotte*, à Sam ? m'a-t-il ensuite demandé.

— Je n'y comprends rien. Vous savez, on a eu des manifestants de cette église, dans le parking, il y a quelques semaines. Ils ne sont revenus qu'une seule fois. Je ne peux pas en imaginer un seul avec un... c'était un cocktail Molotov, c'est bien ça ?

— Tu en sais bien long, sur ce genre de dispositif, Sookie...

— Eh bien, d'une part, je lis. Et d'autre part, Terry ne parle pas beaucoup de la guerre, mais de temps à autre il parle d'armes.

Terry Bellefleur, cousin du Lieutenant Andy Bellefleur, était un vétéran du Vietnam, copieusement décoré et complètement détruit. Il s'occupait du ménage au bar une fois que tout le monde était parti et, parfois, il remplaçait Sam. De temps en temps, il venait traîner au bar et restait à

regarder les allées et venues des gens. Sa vie sociale n'avait rien de palpitant.

Dès que Bud s'est montré satisfait, Eric et moi sommes allés à ma voiture. Il a retiré les clés de ma main secouée de tremblements. Je suis montée du côté passager. Il avait raison. Je ne pouvais pas conduire dans cet état.

Pendant que je parlais avec Bud, Eric avait passé tout son temps sur son portable. Je n'ai donc pas été complètement surprise de voir un véhicule à l'arrêt devant chez moi. C'était Pam, et elle était accompagnée.

Eric a dirigé la voiture vers l'arrière, là où je me gare toujours, et je me suis précipitée pour rentrer chez moi et traverser la maison afin d'ouvrir la porte d'entrée. Eric m'a suivie d'un pas plus tranquille. Nous n'avions pas échangé un seul mot de tout le trajet. Il s'était montré soucieux et semblait toujours avoir de la peine à contenir son humeur. Et moi, j'étais toujours secouée. Mais maintenant, je commençais à récupérer un peu et je suis sortie appeler Pam et son passager.

— Entrez !

Ils se sont extirpés de la voiture. Son compagnon était un humain. Très maigre, presque émacié, il devait avoir la vingtaine. Il avait teint sa chevelure en bleu, et sa coupe était parfaitement géométrique. Un peu comme s'il s'était mis une boîte sur la tête avant de la décaler sur le côté et de couper tout autour. Puis il avait rasé tout ce qui ne rentrait pas dans la boîte.

Plutôt... saisissant.

Pam a souri devant mon expression et je me suis reprise à la hâte pour afficher un sourire de bienvenue. Pam était vampire depuis l'époque où la reine Victoria s'était assise sur le trône de l'Angleterre. Elle parcourait l'Amérique du Nord lorsque Eric l'avait rappelée à lui. Depuis, elle était devenu son bras droit. C'était lui, son créateur.

J'ai adressé un bonsoir au jeune homme quand il a passé le seuil. Il semblait dévoré d'anxiété. Son regard affolé s'est fixé sur moi, puis ailleurs, puis sur Eric. Pause. Puis il a passé la pièce au crible. Une étincelle de mépris s'est

allumée dans ses yeux lorsqu'il a constaté le désordre de mon séjour – déjà très simple et sans prétention, même quand le ménage est fait. Ce qui n'était pas le cas.

Pam lui a décoché un coup sur l'arrière de la tête en grognant :

— Réponds quand on te parle, Immanuel !

Elle se tenait légèrement derrière lui et il ne l'a pas vue m'adresser un clin d'œil.

— Bonsoir, madame, a-t-il aussitôt prononcé en s'avancant vers moi.

Il a froncé le nez.

— Tu sens mauvais, Sookie, a remarqué Pam.

— C'est l'incendie, ai-je expliqué.

Elle a haussé ses sourcils blonds en me répondant :

— Tu me raconteras tout ça tout à l'heure. Sookie, cet homme s'appelle Immanuel Ernest. Il fait les coupes de cheveux chez Death by Fashion¹ à Shreveport. C'est le frère de mon amante, Miriam.

Peu de phrases, mais beaucoup d'informations d'un seul coup. J'ai fait de mon mieux pour absorber le tout rapidement.

Eric toisait la coiffure d'Immanuel, qu'il semblait trouver à la fois fascinante et repoussante.

— C'est tout ce que tu as trouvé, pour rectifier les cheveux de Sookie ? a-t-il demandé à Pam.

Ses lèvres ne formaient plus qu'une ligne agacée et les vibrations de son scepticisme battaient à travers notre lien de sang.

— D'après Miriam, c'est lui le meilleur, a répondu Pam en haussant les épaules. Je ne suis pas allée chez le coiffeur depuis plus de cent cinquante ans. Comment le saurais-je ?

— Mais regarde-le !

L'anxiété commençait à me gagner. Même au vu des circonstances, Eric se montrait tout de même d'une humeur massacante.

1. « Mode mortelle » (N.d.T.)

— Moi j'aime bien ses tatouages, ai-je dit. Les couleurs sont vraiment jolies.

En plus de sa coupe extrême, Immanuel arborait des tatouages sophistiqués sur tout le corps. Pas de femmes nues, ou de « Maman » ou de « Betty Sue ». Des motifs complexes et chatoyants qui s'étalaient de ses poignets jusqu'aux épaules. Même sans vêtements, il n'aurait pas l'air d'être nu. Le coiffeur tenait une trousse de cuir plate coincée sous son bras maigre.

— Bon. Alors vous allez couper tout ce qui n'est pas beau ? ai-je fait d'un ton délibérément insouciant.

— Sur vos cheveux, a-t-il précisé avec prudence.

Je n'étais pas certaine d'avoir besoin qu'il me rassure sur ce point.

Puis il m'a jeté un regard avant de baisser les yeux de nouveau.

— Auriez-vous un tabouret haut ?

— Oui, dans la cuisine.

Lorsque j'avais fait refaire ma cuisine dévastée par un incendie, l'habitude m'avait fait racheter un tabouret de bar semblable à celui sur lequel Gran se perchait pour bavarder avec son vieux téléphone. Le nouvel appareil était un sans-fil, et je n'étais pas obligée de rester dans la cuisine pour y répondre, mais le comptoir de la cuisine aurait semblé nu sans ce tabouret.

Mes trois invités m'ont suivie comme à contrecœur et j'ai traîné le tabouret vers le centre de la pièce. Une fois que Pam et Eric se sont assis de l'autre côté de la table, il y avait à peine assez d'espace pour nous tous. Eric fixait Immanuel d'un regard inquiet et lourd de menaces, et Pam attendait tout simplement, s'amusant manifestement de nos perturbations affectives.

J'ai grimpé sur mon siège et m'y suis assise le dos bien droit. Mes jambes me brûlaient, mes yeux picotaient et ma gorge grattouillait. Mais je me suis forcée à sourire à mon coiffeur. Immanuel semblait toujours aussi angoissé. Ce qui n'est pas l'idéal quand on tient une paire de ciseaux bien tranchants.

Il a retiré l'élastique de ma queue de cheval. Puis il a contemplé les dégâts pendant un long moment. Silencieux. Il ne dégageait pas de bonnes ondes. Finalement, mon orgueil a pris le dessus :

— C'est si terrible que ça ?

Ma voix tremblotait bien malgré moi – apparemment, le contrecoup de la soirée se faisait sentir, maintenant que j'étais de retour à la maison et en sécurité.

— Je vais devoir couper une quinzaine de centimètres, m'a-t-il expliqué d'un ton sourd, comme s'il m'expliquait qu'un de mes proches était en phase terminale.

À ma grande honte, j'ai réagi comme si c'était le cas. Les larmes me sont montées aux yeux et mes lèvres tremblaient. *C'est ridicule !* me suis-je réprimandée. J'ai suivi le mouvement d'Immanuel sur ma gauche, tandis qu'il posait sa trousse de cuir sur la table. Il a défait la fermeture à glissière et sorti un peigne. J'ai vu des paires de ciseaux accrochées dans leurs boucles et une tondeuse avec son cordon bien enroulé. Toujours prêt, même en déplacement.

De son côté, Pam écrivait des textos, à une vitesse fararimeuse. Elle souriait largement, comme si son message était super, mais alors super drôle. Eric, lui, me fixait, toujours en proie à ses pensées sinistres. Je ne pouvais pas les lire, mais je sentais clairement qu'il était super, mais alors super en colère.

J'ai détourné les yeux avec un grand soupir. J'adorais Eric mais, à ce moment précis, j'avais plutôt envie de lui conseiller de ranger ses états d'âme, tout au fond d'un certain endroit de sa personne. Puis j'ai senti les doigts d'Immanuel dans mes cheveux tandis qu'il commençait à les démêler. La sensation était étrange. Le peigne glissait trop vite. En bout de course, un petit coup sec et un léger bruit m'indiquaient qu'une poignée de cheveux brûlés était tombée au sol.

— Rien à faire, ils sont trop abîmés, a murmuré Immanuel. Je vais couper. Après, vous allez les laver. Et après, je recoupe.

— Laisse tomber ce job, a émis Eric brusquement.

Le peigne d'Immanuel s'est immobilisé, puis il a compris qu'Eric s'adressait à moi.

Et moi, j'avais une furieuse envie de jeter quelque chose de lourd à la tête de mon amoureux. Et j'aurais voulu que ça l'atteigne bien au milieu de sa tête magnifique et bornée.

— On en parlera plus tard, me suis-je contentée de dire, sans le regarder.

— Mais qu'arrivera-t-il la prochaine fois ? Tu es trop vulnérable !

— J'ai dit plus tard !

Du coin de l'œil, j'ai aperçu Pam se détourner pour qu'Eric ne repère pas son sourire narquois.

Eric s'est tourné vers Immanuel avec hargne :

— Ne lui faut-il pas quelque chose pour la protéger ? Sur ses vêtements ?

— Eric. Je pue, et je suis couverte de suie et de poudre d'extincteur. Je ne pense pas qu'il soit capital de préserver mes habits de petits bouts de cheveux brûlés.

Il n'a pas grogné en retour, mais presque. Malgré tout, il a soudain perçu que je le trouvais franchement enquiquinant et il s'est tu pour se reprendre.

Quel apaisement.

Immanuel, dont les mains demeuraient étonnamment stables, pour quelqu'un qui se retrouve enfermé dans une cuisine avec deux vampires (dont un très énervé) et une barmaid quelque peu calcinée, a peigné ma chevelure jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement lissée. Puis il a saisi sa paire de ciseaux. Le coiffeur était maintenant totalement concentré sur sa tâche. Immanuel était un champion de la concentration d'ailleurs, ce que j'ai pu constater en jetant un œil dans son esprit.

Ça n'a vraiment pas pris longtemps. Les extrémités brûlées flottaient pour atterrir au sol, comme de tristes flocons de neige.

— Allez vous doucher, maintenant, et revenez avec des cheveux propres et mouillés. Après ça, j'égaliserai le tout. Où sont le balai et la pelle ?

Je lui ai indiqué où les trouver puis je suis allée dans ma chambre pour passer à la salle de bains. Je me suis demandé si Eric viendrait me rejoindre – je savais d'expérience qu'il appréciait particulièrement ma douche. Cependant, vu mon humeur, il était nettement préférable qu'il reste dans la cuisine.

J'ai retiré mes vêtements puants et fait couler l'eau jusqu'à ce qu'elle devienne brûlante. Puis je me suis douchée avec un soulagement intense, laissant la chaleur et l'eau couler à flots sur mon corps. L'eau chaude piquait la peau de mes jambes. Soudain, pendant quelques instants, je n'ai plus rien senti, ni bonheur, ni plus rien, paralysée par le souvenir de ma terreur.

Passé ce moment, mon esprit s'est arrêté à un certain détail.

La silhouette que j'avais aperçue en train de se ruer vers le bar, la bouteille à la main... Je n'avais que des soupçons. Mais il me semblait bien qu'elle n'appartenait pas au règne humain.